

Les secrets du mont Granier (d'après Jean-Yves Maugendre Galerie Eurêka)

Une nuit de novembre 1248, le Granier s'effondrait, ensevelissant, aux dires des chroniqueurs médiévaux, plusieurs localités et des milliers de victimes.



Première représentation connue de la catastrophe du Granier –Gravure sur bois extraite du Liber chronicarum de Hartman Schedel, Nuremberg, 1493.

Le souvenir de cet effondrement n'a pas été effacé de la mémoire collective et les pèlerinages réguliers au sanctuaire Notre Dame de Myans ont contribué, au cours de l'histoire, à le perpétuer.

Les géologues ont les premiers réouvert le dossier et à la suite des institutions d'A. GUILLOMIN publiées dans la revue de géographie Alpine en 1937, J. GOGUEL, et A. PACHOUD ont pu mettre en évidence que cet accident constituait essentiellement en un formidable glissement de couches marneuses, phénomène très différent du gigantesque éboulement rocheux que l'on imaginait depuis des siècles.

La catastrophe du Granier

La catastrophe a-t-elle fait l'objet de récits de témoins oculaires ?

Non, nous ne disposons d'aucun récit de la main d'un témoin oculaire comme cela avait pu être le cas lors de la catastrophe de Grenoble en 1219 (inondation due à la rupture du barrage du lac Saint Laurent) grâce au témoignage direct de l'évêque de Grenoble, Jean de Sassenage.

En fait, nous disposons pour le Granier, de 9 chroniques différentes rédigées après la catastrophe aujourd'hui attribuées à 6 auteurs, l'un deux Matthieu Paris faisant référence à l'évènement dans 4 textes différents.

Ces textes constituent-ils néanmoins une relation descriptive, précise et convergente ?

Non, En première lecture, ils ne permettent d'établir de manière convergente une date précise de la catastrophe ni les causes du descriptif de son déroulement indiscutables ni un réel état des dégâts (localisation et importance d'agglomérations englouties, nombre de victimes).

Toutefois, ces textes réexaminés avec les méthodes contemporaines des sciences historiques, recèlent un grand nombre d'informations. Ainsi, cette approche permet d'élaborer des hypothèses sur le contexte culturel, social et politique au sein duquel cette catastrophe survit.

Trois auteurs, Etienne de Bourbon, Matthieu Paris et le rédacteur anonyme d'Erfurt présentent la catastrophe 10 ans après qu'elle se fut produite. Fra Salimbene quand à lui prend connaissance très rapidement de la nouvelle, sous forme de rumeur et en vérifie scrupuleusement le fondement en

1249 lors de son passage en Savoie. Les faits seront retranscrits dans sa chronique rédigée vers les années 1282-1283.

Les causes de la catastrophe à travers les récits des chroniqueurs :

Les causes naturelles :

- ✓ Un tremblement de terre : Le bénédictin Anglais Mathieu Paris se réfère pour cela à Aristote qui explique que les éboulements trouvent leur origine dans les cavernes (phénomène d'échos) et qu'ils s'accompagnent d'un raz de marée. Hors en 1248, il y a eu effectivement un raz de marée et le Mont Granier dispose en outre de nombreuses cavernes.
- ✓ Une érosion des rochers due à l'action de l'eau : Le franciscain, Fra Salimbene invoque la catastrophe par le biais d'une citation du livre de Job.

Les causes surnaturelles :

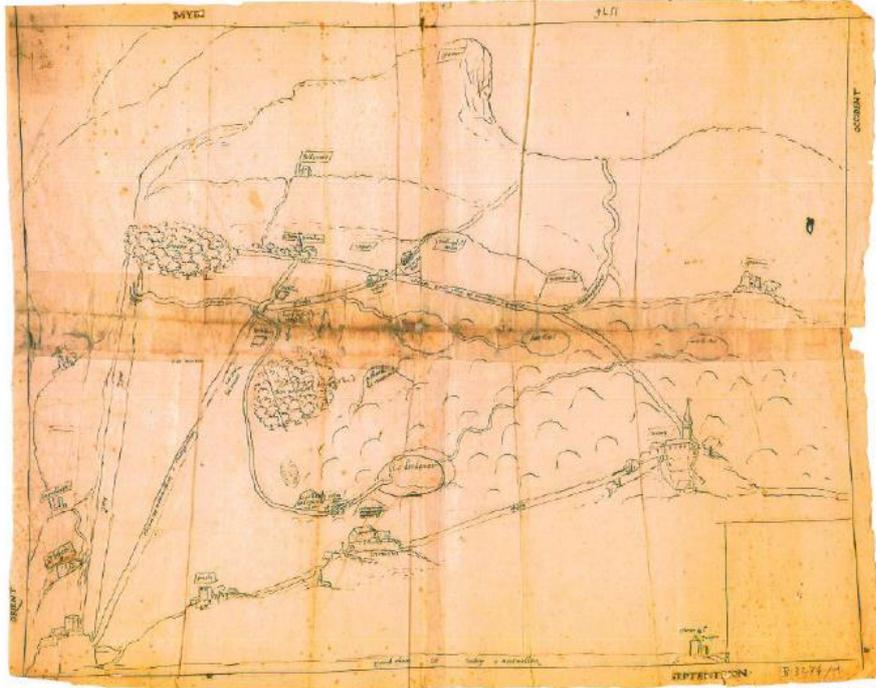
- ✓ Vengeance divine exercée à l'encontre de Jacques Bonivard, coupable d'avoir injustement acquis un prieuré sous la montagne, invoqué par le chroniqueur Etienne de Bourbon. L'histoire : Un clerc, Jacques Bonivard est ambitieux et égoïste. Il se serait rendu à Lyon pour se faire attribuer le prieuré du Granier. Après le succès de son entreprise les nouveaux occupants et leurs invités font une grande fête au milieu de la nuit. La justice divine, pour les punir provoqua l'effondrement de la montagne, écrasant quelques milliers d'habitants.
- ✓ Vengeance divine à l'égard des savoyards coupables des péchés les plus graves (usures, simonie, vols, empoisonnements et assassinats de voyageurs) invoquée par le chroniqueur anglais Mathieu Paris dans sa « Grande Chronique ». L'histoire : Le roi d'Angleterre Henry III, épouse Eléonore de Provence qui fait venir en Angleterre de nombreux patriotes de Savoie. Pour le chroniqueur, les savoyards se seraient très mal comportés. Mathieu Paris exprime ainsi le sentiment anti-savoyards des anglais.

Que sait-on du territoire sur lequel survient la catastrophe ?

Lorsqu'ils relatent les événements de 1248, les chroniqueurs du XIII^{ème} siècle, évoquent un pays prospère, parsemé de villages et d'établissements religieux engloutis par la catastrophe. En fait, les environs de Saint André dans la première moitié du XIII^{ème} siècle sont très mal éclairés par les sources. Paradoxalement, la région des futures Abymes est mieux documentée pour le XII^{ème} que pour le XIII^{ème} siècle et ceci grâce à une source unique, le cartulaire de Saint Hugues. Ce recueil de 250 actes rédigé probablement dans la première décennie du XII^{ème} siècle témoigne de l'œuvre entreprise par l'évêque de Grenoble, Hugues de Châteauneuf durant son épiscopat de 1082 à 1132, pour relever son diocèse dans le cadre de la réforme Grégorienne. Malgré son antériorité de plus d'un siècle à la catastrophe, ce cartulaire constitue en fait le seul document dressant un tableau de l'occupation du sol, de l'habitat et de la mise en valeur de son terrain au XII^{ème} siècle.

- ✓ L'habitat : Pour l'historien Fabrice Mouthon, la structure du peuplement du XII^{ème} siècle était probablement de type semi-dispersé, en hameaux, comme elle l'est restée majoritairement en Savoie et Dauphiné
- ✓ La mise en valeur des terrains : Lorsqu'il se réfère au Cartulaire de Saint Hugues, le même historien ressort l'idée d'une campagne bien mise en valeur où même les espaces incultes pouvaient faire l'objet d'une exploitation. Au début du XII^{ème} siècle, le cœur des abymes pourrait donc avoir été depuis longtemps peuplé et soigneusement mis en valeur

- ✓ Les villages et hameaux disparus : Pour l'abbé Trepier qui a longuement étudié le Pouillé du cartulaire de Saint Hugues, les cinq villages engloutis par le glissement de 1248 sont : Cognin, Vourey, Saint-André, Granier et Saint Pérange.



Carte anonyme du XVIe siècle, archives départementales de l'Isère.

Le nombre de victimes à travers le récit des chroniqueurs du XIIIème siècle :

Pour l'historien Jacques Berlioz, l'écart entre les chiffres extrêmes de disparus s'étend de 1 à 10.

C'est Mathieu Paris qui fournit les chiffres les plus forts en annonçant 10000 victimes, Martin le Polonais avance le chiffre de 5000 victimes, Fra Salimbene s'en tient à 4000. Le chiffre le plus bas, près de 1000 morts, est proposé par les « Annales d'Erfurt », dont l'auteur a semble-t-il exploité une tradition orale.

Le nombre de victimes aujourd'hui : une estimation nettement revue à la baisse. Pour l'historien Christian Guillere, il ne faut pas prendre les chiffres annoncés par les chroniqueurs pour argent comptant. Pour lui le nombre moyen de 500 victimes annoncé par les chroniqueurs au XIIIème siècle est surévalué. D'après les dernières études, la surface recouverte par le glissement du Granier est de 32km². Dans ce cas, l'hypothèse fantaisiste de 5000 victimes équivaldrait à une densité de population de 156 habitants au km². Hors, à la même époque, en Ile de France qui était alors la surface la plus peuplée, on comptait de 15 à 17 feux par km² soit une densité de population de 80 habitants au km². (La notion de feu au Moyen-Age correspond en gros à une famille ont la moyenne est de 5 membres).

Si l'on applique ce dernier chiffre à la surface recouverte par les éboulis, nous obtenons une population de 2500 habitants. Hors cette région était loin d'avoir la densité de population de l'Ile de France, ce que confirme le cartulaire de Saint Hugues au XIIème siècle qui fait état d'une trentaine de feux recensés par village. Dans cette hypothèse nous obtenons le chiffre de 900 victimes de la catastrophe, chiffre très proche de l'estimation avancée par le chroniqueur anonyme d'Erfurt. Une seule incertitude toutefois subsiste : la dimension de Saint André.

Au XIIIème siècle, Saint-André, siège du Décanat de Savoie était-il un modeste village comme l'affirment de récentes recherches, ou une petite ville comme l'atteste le récit de Jacques Fodéré au

XVIème siècle ou bien encore Saint-André avait-elle la dimension de Montmélian ou de Chambéry à la même époque ?



Mappe 232 bis : Nouvelles limites des Marches de 1760, 1762